

## Place aux livres

---

Number 56, Winter 1999

Au nord du Nord

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7897ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

(1999). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (56), 54–58.



Claude Boudreau, Serge Courville, Normand Séguin. *Le Territoire*. Sainte-Foy, Les Archives nationales du Québec / Les Presses de l'Université Laval, 1997, xii-114 p. (Collection Atlas historique du Québec)

Lancée en 1995, la collection Atlas historique du Québec, dirigée par Serge Courville et Normand Séguin, compte jusqu'à maintenant quatre titres et d'autres sont en préparation. Elle est le fruit de la collaboration très fructueuse de géographes et d'historiens, auxquels se sont greffés d'autres chercheurs qui s'intéressent à l'évolution du Québec et qui ont le souci de donner une dimension spatiale à leurs travaux. Le premier volume de la série étudie comment s'organise la vie dans l'axe laurentien, c'est-à-dire les anciennes paroisses riveraines du Saint-Laurent qui constituent le cœur du Québec, au XIX<sup>e</sup> siècle, et le second retrace la marche du peuplement depuis l'apparition des premiers groupes humains jusqu'à nos jours. Les deux ouvrages ont suscité beaucoup d'intérêt chez les spécialistes des sciences humaines et ils auraient avantage à être mieux connus de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Québec.

*Le Territoire* est un livre différent des deux premiers. Il s'adresse à un public plus large et a pour objectif de présenter les étapes de la formation du territoire qui est devenu le Québec, depuis les premiers établissements européens jusqu'à nos jours. On y aborde successivement la connaissance et l'appropriation de l'espace, son organisation administrative, son exploitation et son aménagement et enfin l'emprise urbaine. La troisième partie, pour laquelle des collaborateurs extérieurs ont été mis à contribution, est la plus élaborée ; elle décrit l'exploitation des ressources naturelles (chasse, pêche, sol, forêt, mine, hydroélectricité) si importante dans l'économie québécoise.

Si les deux premiers atlas contiennent surtout des cartes qui ont été construites à partir de données recueillies dans les archives, notamment dans les recensements,

le troisième s'en distingue par la place faite aux cartes anciennes. Il faut souligner à ce chapitre la contribution de Claude Boudreau, géographe responsable de la Division des archives cartographiques et architecturales aux Archives nationales du Québec à Québec, qui nous fait découvrir la richesse des fonds de ce centre. Disons enfin que tous les ouvrages de la collection sont illustrés de nombreuses gravures et de photographies d'archives, dont plusieurs inédites.

La collection Atlas historique du Québec s'ajoute à d'autres grands projets de recherche et d'édition actuellement en cours, comme le *Dictionnaire biographique du Canada*, les synthèses de la collection Les régions du Québec aux Éditions de l'IQRC pour ne mentionner que ceux-là. Aux étudiants et amateurs d'histoire, ces ouvrages fournissent un bilan des connaissances sur l'évolution du Québec. En même temps, ils contribuent à faire avancer la recherche en ouvrant de nouvelles perspectives aux chercheurs. Ils démontrent enfin qu'un livre peut être à la fois savant et agréable à lire ou à consulter.

Jacques Saint-Pierre



André Fouillet. *À la découverte des fromageries du Québec*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1998, 190 p.

« Du fromage, s'il vous plaît! » Qui n'a pas été séduit par cette charmante publicité où deux jeunes garçons assis dans un escalier négocient entre eux un modeste morceau de fromage? Irrésistible? Oui! Mais quel fromage?

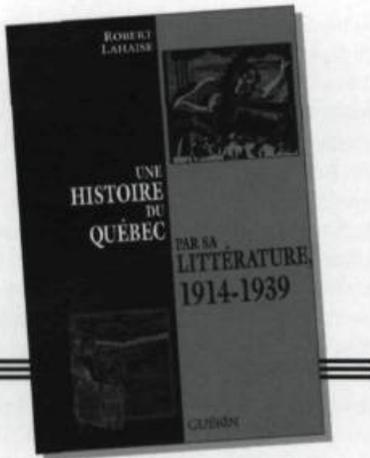
Jetant un regard critique sur l'industrialisation poussée de l'agriculture et de l'élevage, sur la mécanisation et l'automatisation de la fabrication du fromage, l'auteur,

André Fouillet, qui œuvrait dans ce domaine depuis quinze ans, réoriente sa carrière en 1993 en devenant conseiller en techniques laitières et fromagères. Par ailleurs, en mars 1996, le ministre de la Santé du Canada décrète l'interdiction de la fabrication et de la vente de fromages au lait cru au pays. Tollé général, dépôt de mémoires, manifestations largement médiatisées, dégustation sur la colline Parlementaire auront réussi à faire reculer le gouvernement, tout en donnant une visibilité et une publicité inespérées aux petites entreprises fabriquant des fromages de spécialité au lait cru.

Pour aider, entre autres, les amateurs de fromage à repérer ces petites fromageries disséminées à travers le Québec, André Fouillet a conçu ce guide à leur intention. Le livre débute par un bref historique où il est question, de manière générale, de la fabrication du fromage élaboré avec différents laits, des méthodes d'emballage et de conservation. Le deuxième chapitre classe et définit toutes les variétés inimaginables de fromages offerts sur le marché québécois. Cela va du fromage fondu «à saveur de jaune orange salé», en passant par le cheddar, le oka, jusqu'au fromage en grains aromatisé au barbecue, au bacon ou à l'érable et le fromage de chèvre au chocolat! Original? Certainement. Notre histoire des fromages de spécialités étant très jeune, André Fouillet estime qu'il aurait été plus judicieux de développer des produits de chez nous en donnant un nom bien particulier aux fromages copiés sur les produits d'importation, comme le camembert, le brie, le gruyère, etc. Sans discrimination, l'auteur répertorie et énumère, par régions touristiques, tous les produits fabriqués par les fromageries fermières, artisanales, semi-industrielles et industrielles. Un plateau de fromages avec suggestions de vins d'accompagnement et quelques recettes sont proposés à la fin de chaque section régionale. Le livre se termine par une bibliographie et un index. Dans sa conclusion, l'auteur exprime ses craintes face à la mondialisation des marchés et surtout ses espoirs d'un renouveau dans la fabrication de fromages de qualité.

Complet, bien présenté, clair et précis, ce guide saura satisfaire les amateurs, les curieux, les gourmards et les gourmets, pour qui le fromage est une source inépuisable de plaisir gustatif et gastronomique. N'en déplaise à tous les François et Mathieu qui échangeaient leurs bicyclettes pour «du fromage, s'il vous plaît», il y a, sur les tablettes des supermarchés, trop de fromages qui ne méritent même pas d'être achetés au prix demandé.

Martin Beaulieu



Robert Lahaise. *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*. Montréal, Guérin, 1998, 767 p.

Voici l'un des ouvrages les mieux conçus en cette fin de siècle si ce n'est effectivement le mieux pensé et exécuté sur cette période de notre histoire littéraire.

Avec sa double formation (deux doctorats : histoire et littérature), Robert Lahaise était tout désigné pour mettre au point une histoire qui rompaît définitivement avec les catégories traditionnelles : poésie, roman, théâtre, essai, etc. Son ouvrage embrasse l'ensemble de la période d'une façon synthétique et non dogmatique. Il réussit là où les autres n'ont pas su adapter leurs discours aux réalités sociohistoriques. Cette *Histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, en plus de 700 pages, donne au lecteur moderne une admirable leçon sur la relation qui existe entre l'écriture et la société.

Lahaise est attentif à la chronologie et son choix des dates, 1914-1939, n'est pas le fruit du hasard. «Truisme nullement impérialiste, écrit-il, de la part de l'histoire que d'englober aussi bien tous les aspects économique-politiques que socioculturels : il y a une histoire des faits comme de la pensée...» (p. 437). Jusqu'ici, aucun des historiens de la littérature québécoise ne s'était arrêté à circonscrire avec précision cette chronologie fondée sur la réalité sociopolitico-historique pour cette période allant de la Première Guerre mondiale à la Seconde.

Ce volume comporte deux tomes (du 2 dans 1, le premier, un essai ; le second, des documents) et se partage en trois tranches : 1914-1921, la guerre et la terre ; 1922-1929, comme aux États-Unis? ; et 1930-1939, la sainte misère. Il s'agit d'une vaste fresque de ces 25 années où rien n'est laissé au petit bonheur.

Dans cet espace temporel, les catégories traditionnelles auxquelles nous faisons allusion plus haut sont traitées selon leurs

poids réels, dans un langage accessible à tous, avec finesse et humour à la fois. Lahaise sait au besoin prendre ses distances par rapport aux faits historiques, et même par rapport à son propre discours. Cette méthode novatrice force le lecteur à relativiser et à objectiver sa propre réflexion sur ce passé qui fut occulté par les ténors de cette époque de l'entre-deux-guerres. C'est ainsi que dans la conclusion de son premier tome, Lahaise peut affirmer, puisqu'il l'a prouvé, que «la littérature suit l'histoire».

Dans son second tome, l'auteur livre à son lecteur une riche documentation (hors des sentiers battus) expliquée sous ce même éclairage. Son choix de textes n'est pas effectué en fonction d'un esthétisme abstrait, mais en fonction des forces vives de cette société porteuse d'histoire. Au besoin, Lahaise sait dégager un esthétisme transcendant sans toutefois choir dans ce maniérisme de la critique pour la critique.

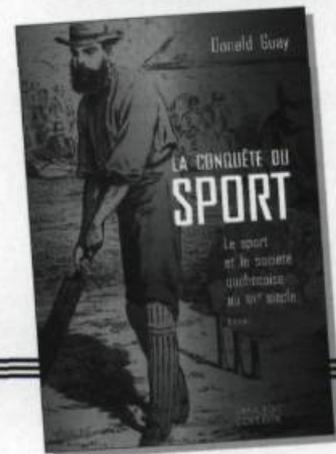
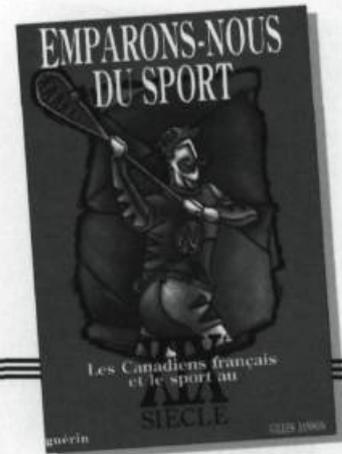
### Réginald Hamel

Gilles Janson. *Emparons-nous du sport. Les Canadiens français et le sport au XIX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Guérin, 1995, 239 p.

Donald Guay. *La Conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Lanctôt, 1997, 244 p.

Longtemps ignorée par l'historiographie québécoise, l'histoire du sport constitue un phénomène culturel important. Dans *Emparons-nous du sport* et *La Conquête du sport*, Gilles Janson et Donald Guay s'attachent à débroussailler ce champ de l'histoire du Québec en abordant le même sujet avec une approche différente.

D'une part, Janson veut montrer la place occupée par les Canadiens français de Montréal dans le monde du sport organisé au XIX<sup>e</sup> siècle. Puisant dans les journaux de l'époque et dans le fonds d'archives de la Palestre Nationale, Janson démontre qu'à l'exception des courses de chevaux, le sport demeure une réalité anglaise tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y aura bien quelques tentatives d'organisations sportives dans le dernier tiers des années 1800, mais celles-ci s'avèrent des échecs. Au cœur de l'ouvrage, l'auteur évalue la popularité des principaux sports auprès du public de langue française et relate la naissance (1894) de la première association sportive canadienne-française, l'Association athlétique d'amateurs Le National, l'ancêtre de la Palestre Nationale (1918). Le dernier chapitre dresse un portrait des



principaux acteurs de cette association sportive.

De son côté, Donald Guay veut étudier le phénomène complexe des interrelations constantes entre le sport et la socio-culture des Canadiens français. Selon lui, le sport est un lieu privilégié pour observer la façon de penser et d'agir de ceux qui le pratiquent. Il illustre le problème de l'intégration du sport au Québec en étudiant les facteurs d'expansion des sports, les tensions nationales et sociales engendrées par ceux-ci, ainsi que la réaction du clergé face aux manifestations sportives. Guay démontre que le sport est un phénomène «élitique» du monde anglo-protestant. À souligner, le minutieux travail de dépouillement de journaux et de diverses sources documentaires.

Somme toute, Gilles Janson et Donald Guay ont bien réussi à illustrer la naissance du sport organisé chez les Canadiens français du Québec. Ces deux ouvrages, magnifiquement illustrés, plairont non seulement aux amateurs de sport, mais aussi aux spécialistes des sciences humaines. Nul doute qu'à leur façon, ils représentent une contribution indispensable à l'histoire du Québec.

Alain Gariépy



Jean-Paul-Médéric Tremblay. *Être seigneur aux Éboulements*. Société d'histoire de Charlevoix, série A, n° 4, 1996, 269 p.

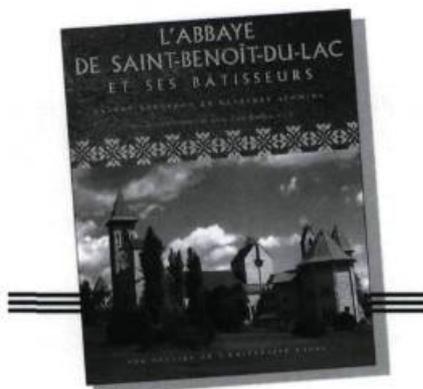
Le régime seigneurial a fait l'objet de nombreuses études historiques. Élément clé du paysage québécois, il a façonné l'aspect de nos campagnes comme en témoignent encore aujourd'hui nos rangs. Dans l'étude qu'il a consacrée à la seigneurie des Éboulements, Jean-Paul-Médéric Tremblay met l'accent sur les seigneurs et leur famille, tout en rappelant les grands moments de son histoire.

Concédée en 1683 aux frères Pierre et Charles Lessard, la seigneurie des Éboulements prend son envol véritable lorsqu'elle est vendue, en 1710, à Pierre Tremblay, fils de Pierre, l'ancêtre natif de Randonnay au Perche. Durant trois générations, la famille Tremblay administre sa seigneurie et la développe. En 1810, Pierre de Sales Laterrière,

médecin, en fait l'acquisition ; la seigneurie des Éboulements demeure entre les mains de cette famille jusqu'en 1946. En tout, neuf seigneurs se sont succédé et ont su exploiter, chacun à leur façon, ce coin de pays aujourd'hui reconnu pour sa villégiature.

Tout en retraçant l'évolution de l'administration seigneuriale, Jean-Paul-Médéric Tremblay lève le voile sur des aspects cachés de l'histoire. Se basant sur de nombreuses sources parfois difficiles d'accès, il met en évidence les conjonctures administratives et les tensions familiales qu'ont vécues les membres des trois clans. Un lexique sur les termes seigneuriaux, des annexes sur les illustrations et les documents d'archives complètent l'ouvrage.

Sylvie Tremblay



Claude Bergeron et Geoffrey Simmins avec la collaboration de Dom Jean Roche, o.s.b. *L'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac et ses bâtisseurs*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, 340 p.

Cet ouvrage relate l'histoire et le développement de l'architecture de l'abbaye bénédictine de Saint-Benoît-du-Lac. Il a fallu plus de 50 ans pour que les bâtiments monastiques parviennent à leur forme actuelle.

Le lecteur fait connaissance avec ceux qui ont bâti cette communauté et qui ont élevé ces murs destinés à abriter la vie et le chant : dom Paul Bellot, dom Claude-Marie Côté, Félix Racicot et Dan S. Hanganu, qui a conçu l'église abbatiale.

Ce texte est divisé en deux parties. La première présente le type d'édifice que doit être un monastère, de même que le mode de vie particulier que requiert cette architecture (chap. 1 et 2). La deuxième comprend neuf chapitres. C'est proprement l'histoire et le développement de cette architecture.

Dès 1892, des discussions s'engagent sur une possible fondation dans le diocèse de Sherbrooke. En 1912, dom Paul Vannier,

le fondateur, arrive accompagné de religieux. Il décède de façon tragique le 30 novembre 1914. La guerre éclate ; la jeune communauté des bords du lac Memphrémagog est coupée de tout contact avec la maison-mère de Belgique, l'abbaye de Saint-Wandrille. Après la libération, lorsqu'on apprend que la fondation canadienne se trouve dans une situation pénible, on décide, le 7 mars 1919, de la supprimer et on demande aux religieux de revenir en Europe. Mais ceux-ci veulent à tout prix continuer l'œuvre entreprise. Deux des leurs se rendent plaider leur cause, munis d'une lettre de l'évêque de Sherbrooke attestant son appui inconditionnel. Le 30 mai 1919, le chapitre de Saint-Wandrille accepte de continuer l'œuvre canadienne, la jugeant «désirable, possible et utile».

La situation s'améliore par la suite et l'abbaye connaît une période de développement. En 1933, dom Georges Mercure devient maître de chœur. L'exécution du chant grégorien fait des progrès et la renommée musicale de Saint-Benoît-du-Lac s'affermi. En 1943, on met sur pied la fromagerie qui devient la principale industrie de l'abbaye (chap. 3).

Les chapitres 4 à 8 sont consacrés à dom Paul Bellot, à sa vocation monastique, à son implication, avec dom Côté, dans la construction des deux ailes du monastère (1932-1941), de même qu'à son œuvre architecturale à travers le monde. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, «il s'est intensément engagé dans la croisade pour le renouveau de l'art chrétien, n'a jamais prôné un art bénédictin comme tel, bien qu'il ait soutenu que les bénédictins devaient, de nos jours, prendre la tête de ce mouvement.» (p. 111).

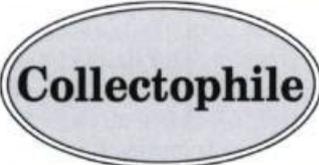
Les chapitres 9 et 10 nous font découvrir dom Claude-Marie Côté (1908-1986), ses travaux et ses projets pour l'abbaye entre 1947 et 1984.

Le dernier chapitre présente l'église permanente, œuvre de Dan S. Hanganu, construite entre 1989 et 1994 et inaugurée le 4 décembre 1994, jour du 82<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du monastère.

«Le penchant de Hanganu pour la sobriété, sa collaboration adroite avec les membres de la communauté de Saint-Benoît-du-Lac et sa méthode de travail presque médiévale ont tous contribué à un édifice intègre, beau et puissant.» (p. 309).

Cette monographie contenant près de 200 photos est une expérience spirituelle, historique et artistique...

Laval Lavoie



**Collectophile**

**LA SEULE LIBRAIRIE  
AU QUÉBEC**

SPÉCIALISÉE DANS LA VENTE DE  
LIVRES DE RÉFÉRENCE AUX  
COLLECTIONNEURS

**+5000 TITRES  
EN INVENTAIRE**

**(Catalogue sur demande)**

**Art, Antiquité, Jouets  
Objets de collection**

**COLLECTOPHILE**  
3601 Rue Monselet,  
Montréal-Nord, Québec. H1H 2A7  
Tel: (514) 955-0355  
1-800-567-0297 (Ext. de Montréal)  
Fax: (514) 955-0357



Gilles Marsolais. *L'Aventure du cinéma direct revisitée*. Laval, Les 400 coups, 1997, 357 p. (Collection Cinéma)

Depuis une trentaine d'années, il existe un bon nombre de livres qui traitent de l'évolution du cinéma au Québec (voir la bibliographie du n° 38 de *Cap-aux-Diamants*), mais peu de ces ouvrages ont réussi à devenir des classiques et même à pouvoir être considérés comme de véritables jalons au sein de notre histoire du cinéma. Ce livre de Gilles Marsolais, intitulé initialement *L'Aventure du cinéma direct*, était paru en 1974 chez le plus prestigieux éditeur français dans le domaine du cinéma, Seghers. Ce classique, malheureusement épuisé depuis plus de quinze ans, retraçait non seulement les origines et l'émergence du cinéma direct au Québec et ailleurs dans le monde, mais mettait en évidence la contribution essentielle des cinéastes québécois à cette approche esthétique à travers les continents. Pour cette raison, il pouvait alors être considéré comme un ouvrage majeur sur le cinéma québécois, et aussi l'un des livres les plus importants sur le cinéma mondial à être publiés par un éditeur francophone.

On pourrait définir le cinéma direct comme une méthode de tournage qui consiste à filmer spontanément, sans beaucoup de préparatifs, une scène fictive ou documentaire, tout en procédant à l'enregistrement de la bande sonore. Cette technique est rapidement devenue, au tournant des années 1960, la marque de commerce des réalisateurs québécois œuvrant au sein de l'ONF (Brault, Groulx, Jutra, Lamothe, Perrault). On considère aujourd'hui le cinéma direct comme un genre cinématographique distinct du documentaire conventionnel (voir *Panorama des genres au cinéma*, sous la direction de Michel Serceau, 1993), et aussi comme une école esthétique en soi, existant sous de nombreuses variantes dans plusieurs pays.

Comme son titre l'annonce, cette nouvelle édition reprend dans une version refondue et mise à jour l'ouvrage initial, en actualisant tous les chapitres et les notes. L'ouvrage demeure admirable et exemplaire à maints égards, car il fournit un apport à la fois théorique, historique et pédagogique. Sa section sur la typologie du cinéma direct est particulièrement instructive : l'auteur nous explique comment identifier les œuvres qui peuvent être rangées dans cette catégorie. De plus, comme il s'agit d'une édition complètement mise à jour, les œuvres décrites dépassent désormais les années 1970 et plusieurs exemples étudiés datent d'une période toute récente, surtout dans le chapitre sur les «parcours et perspectives du cinéma direct des années 70 à aujourd'hui» (p. 222), qui utilise même des films (comme *Paradise Lost*) datant de 1996. On y aborde aussi les films sur le tournage des longs métrages (sur W. Herzog, F. Coppola), qui sont devenus une autre manifestation courante du cinéma direct.

On peut cependant regretter de ne pas retrouver la plupart des photos et plus d'une centaine de pages de l'édition originale. De plus, certaines annexes ont été abrégées (les témoignages de réalisateurs du direct à propos de leur métier) ou totalement éliminées (le dictionnaire des réalisateurs et des films représentatifs de ce courant). La nouvelle présentation nous explique que ces précieux outils de référence avaient souvent été repris dans d'autres ouvrages par la suite. C'est la rançon du succès, puisque ce livre a toujours servi de référence et de point de départ à d'autres publications subséquentes.

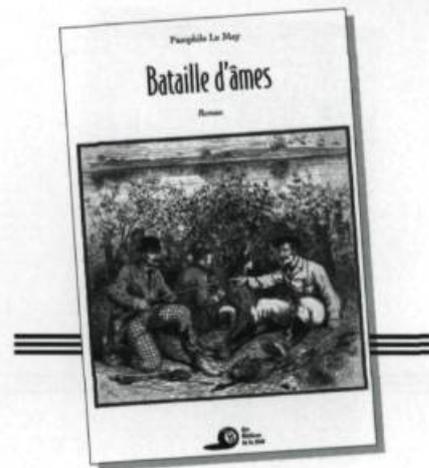
Malgré ces retranchements importants, *L'Aventure du cinéma direct revisitée* reste un repère essentiel dans l'édition québécoise, et l'un des rares ouvrages couvrant avec tant de brio ce pan de l'histoire du cinéma universel. Il s'agit probablement du livre de l'année dans le domaine de l'édition cinématographique québécoise.

#### Yves Laberge

Pamphile Le May. *Bataille d'âmes*. Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit. 1996, 345 p. (édition établie, présentée et annotée par Rémi Ferland et tirée à 500 exemplaires).

Ce texte a d'abord été publié en feuilleton, en 68 livraisons dans le journal *La Patrie*, entre le 4 novembre 1899 et le 26 janvier 1900 (nos 213-280). C'est la première fois qu'il est publié en livre.

Pamphile Le May naît à Lotbinière, en 1837, et décède à Saint-Jean-Deschaillons, le 11 juin 1918. En 1867, il est nommé conservateur de la bibliothèque de l'Assemblée



législative et y demeure en fonction durant 30 ans. Sa façon d'écrire et de voir les choses se rattachent au romantisme québécois des années 1860 : idéal national et inspiration chrétienne. Ses romans sont des témoins privilégiés de la vie rurale et urbaine du XIX<sup>e</sup> siècle : les veillées d'antan, les fêtes, les corvées.

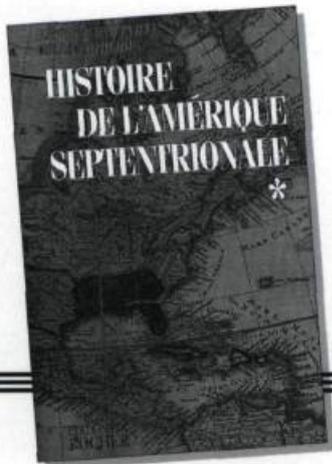
Jusqu'à ce jour, *Bataille d'âmes* a connu un «médiocre et obscur destin». Et pourtant, il est différent des trois romans antérieurs de Le May. C'est son dernier roman et il paraît quinze ans après le précédent. L'intrigue se situe dans les îles de Sorel et à Montréal. Pour celui qui veut se promener dans les rues de Montréal au siècle dernier et entrer dans les auberges louches, ce roman est une véritable lutte entre les bons et les méchants : il a un caractère d'authenticité, de vérité filmique.

Dans l'article de présentation de *La Patrie* du samedi 4 novembre 1899, on peut lire : «*Bataille d'âmes* : un drôle de titre, mais bien trouvé tout de même! Des âmes neuves et pures, des âmes vieilles et mauvaises, des âmes douces, des âmes dures, des âmes souffrantes, des âmes voluptueuses qui se cherchent, se poursuivent, se soutiennent, se déchirent. C'est la lutte du bien et du mal, lutte qui ne cessera jamais.

L'amour de l'argent est la source empoisonnée d'où sort ce roman, l'amour de l'argent et le désir de la vengeance... Que de vertus, que de sacrifices, que de charité viennent, tour à tour ou ensemble, opposer une digue au flot du mal. C'est l'histoire de tous les jours et de tous les lieux ; mais présentée sous une forme nouvelle, avec une couleur locale si attrayante, que ça paraît plus vrai que ce que nous lisons ailleurs».

*Bataille d'âmes* est une œuvre de philosophie chrétienne. L'auteur y préconise la nécessité de la souffrance et de la résignation à la volonté divine. C'est un roman qui amuse et qui enseigne. Il renferme des leçons qui ne s'oublient pas.

Laval Lavoie



Claude-Charles Le Roy Bacqueville de La Potherie. *Histoire de l'Amérique septentrionale*. Avant-propos d'Yves Casaux, annotations de Daniel Dubois. Paris, Éditions du Rocher, 1997, 2 vols. 711 p. (Collection Nuage rouge)

Saluons les Éditions du Rocher pour leur heureuse initiative de rééditer l'œuvre de La Potherie. Son *Histoire de l'Amérique septentrionale*, publiée une première fois en 1722, n'avait connu jusqu'ici qu'un seul autre tirage datant de 1753. Cette réédition facilitera grandement la consultation de ce texte qui est d'un grand intérêt.

Son auteur, Claude-Charles Le Roy, dit Bacqueville de La Potherie, est né à Paris, en 1663, et fera carrière dans la marine de guerre. À titre de commissaire de la marine, il rejoint, en 1697, l'escadre de Pierre Le Moyné d'Iberville. En 1698, nous retrouvons La Potherie à Québec avec la charge de contrôleur de la marine et des fortifications. Il conservera ce poste jusqu'en 1701, puis il sera transféré en Guadeloupe où il décédera en 1736.

La Potherie découvre la Nouvelle-France à un moment charnière de son histoire. La populeuse Nouvelle-Angleterre tente de gober cette petite colonie française, mais elle se heurte à un Louis XIV, un gouverneur Frontenac et un d'Iberville qui ont manifestement décidé que la meilleure des défenses est l'attaque et que des alliances stratégiques avec les tribus amérindiennes est le plus sûr moyen de protéger ses frontières.

La Potherie, quand il est un témoin direct ou très proche de l'action, s'avère un auteur à la plume alerte et un informateur hors pair. Son récit de la fulgurante campagne de d'Iberville de 1697 contre les établissements anglais de Terre-Neuve et de la baie d'Hudson, ainsi que de la victoire du navire *Le Pélican* sur trois vaisseaux ennemis est enlevante. La Potherie est également une source incontournable quand vient le temps

de décrire le ballet diplomatique ayant entouré la grande paix de 1701 avec les Iroquois.

Par contre, quand La Potherie écrit sur des événements antérieurs à son arrivée dans la colonie, il devient désespérément vague et imprécis. Il a malheureusement utilisé le mot « Histoire » pour le titre de son ouvrage alors que dans le fond il a l'âme d'un journaliste ; il rapporte bien les faits quand il en est l'observateur et rapporte mal ceux dont il n'a pas été témoin. Il n'en reste pas moins que les écrits de La Potherie sont précieux pour comprendre le contexte de la Nouvelle-France en cette fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les notes de Daniel Dubois consistent à donner l'équivalent moderne des noms de tribus cités par La Potherie avec une terminologie qui n'est pas toujours française (*Cree* au lieu de *Cri*). Il est dommage que le travail éditorial n'ait pas été poussé plus loin. La Potherie a le don d'écorcher les noms propres, ainsi le navire anglais *Le Hampshire* est transformé en *Le Hansbier*, etc. Étrangement, l'une des rares fois où Daniel Dubois intervient pour corriger un nom propre, il commet une erreur : La Potherie écrit « Trasi » que Dubois corrige en « Dracy », alors que nous sommes en présence du marquis Prouville de Tracy. Cette réédition aurait gagné à être annotée de façon plus exhaustive afin de corriger ou de mettre en contexte les propos de La Potherie.

#### Francis Back



Yves Frenette. *Brève histoire des Canadiens français*. Montréal, Boréal, 1998, 216 p.

« Ce livre raconte l'histoire d'un peuple qui n'existe plus », annonce l'auteur d'entrée de jeu. Dispersés aux quatre coins de l'Amérique, les Canadiens français ont longtemps partagé une identité commune. Puis, le temps, l'isolement, les pres-

sions assimilatrices des milieux d'accueil et l'évolution politique du Québec ont produit une fragmentation irrémédiable de cette identité. Les Canadiens français sont devenus des Québécois, des Franco-Américains, des Fransaskois, des Franco-Manitobains, etc.

L'histoire des Canadiens français est donc celle d'une diaspora qui, à partir du Québec, s'est étendue à tous les coins de l'Amérique du Nord. Spécialiste de l'histoire des Franco-Américains auxquels il a consacré sa thèse de doctorat, devenu lui-même un « francophone hors Québec », Yves Frenette, qui enseigne en Ontario au Collège universitaire Glendon, était l'historien tout désigné pour nous donner une histoire des Canadiens français qui englobe cette immense diaspora. Prenant appui sur une abondante documentation et fort de plusieurs années de recherche et d'enseignement, c'est avec beaucoup d'assurance qu'il nous mène à la rencontre de tous ces exilés canadiens-français qui ont choisi, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ou dans les premières décennies du XX<sup>e</sup>, de quitter la vallée du Saint-Laurent pour aller vivre en Nouvelle-Angleterre (où ils forment 10 % de la population au début du siècle), dans de nombreux États du centre ou de l'ouest des États-Unis, dont le Michigan où l'on compte pas moins de 140 000 Canadiens français en 1890, ou dans les autres provinces canadiennes.

Yves Frenette montre bien comment la famille, les réseaux de parenté et l'encadrement paroissial ont aidé tous ces émigrants à vaincre les difficultés de l'exil et à s'adapter à leur nouveau milieu. Si la plupart d'entre eux sont allés se fondre dans la foule anonyme des ouvriers et des ouvrières des manufactures, quelques-uns par contre se sont illustrés, tel Prudent Beaudry, devenu maire de Los Angeles ou Aram-Jules Pothier qui fut gouverneur du Rhode Island.

Cette *Brève histoire des Canadiens français* nous fait voir à quel point la mobilité géographique faisait partie de l'identité canadienne-française et à quel point elle a pu marquer la vie de nos ancêtres. Tout en faisant état des acquis récents de l'historiographie, elle nous propose, en un récit très alerte, une synthèse remarquable de l'expérience des Canadiens français en Amérique du Nord, de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours. ♦

#### Pierre Poulin

